

Guitare !

Autor(en): **Parisis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lausanne le 5 juin 1897.

Depuis quelques années, deux instruments à cordes, trop longtemps négligés, la mandoline et la guitare, ont été remis à la mode un peu partout. A Lausanne, par exemple, plusieurs sociétés, dont la plupart des membres jouent de ces deux instruments, nous donnent de charmants concerts toujours fort goûtés de notre public. Il suffit de citer la *Marguerite*, si habilement dirigée par M. H. Gerber; la *Sévilane* et la *Castillane*. Cette dernière a obtenu, on le sait, un brillant succès à la *Fête des Narcisses*, pour laquelle elle a prêté son aimable concours.

Cela dit, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt la spirituelle chronique qui va suivre, et que nous empruntons au journal *La France* :

Guitare!

C'était dans une soirée de famille, soirée par invitations ornées de cette parenthèse menaçante : *On fera de la musique*.

Tandis que je dépouille mon pardessus au vestiaire, des sons étranges arrivent jusqu'à moi :

— Dzing!... dimn... dimn...psom!

— Hein!... ces accords! Est-ce que je rêve?

— Tim! tounn! tac!

— Je ne rêve pas, c'est la guitare!

Je pénètre dans le salon... Une jeune demoiselle grattait, sur cet instrument préhistorique, la délicieuse mélodie de Gounod : *Quand tu dors, sur ta bouche*...

La guitare, en 1897, par ce temps de réalisme, d'égalitarisme, d'utilitarisme, de tous les ismes, enfin!... La guitare oubliée, moquée, dédaignée, démodée, disqualifiée, vient de repaître. Elle triomphe sans éclat, sans réclame, avec la sincérité d'une petite reine qui rappelle tout un peuple atteint de la nostalgie des cordes pincées.

Les peuples ont les instruments qu'ils méritent. Si cette rentrée de la guitare marquait un retour à nos belles traditions disparues de politesse et d'élégance, on n'y saurait trop applaudir. Alors qu'elles étaient en honneur — il y a de cela plus de cinquante ans — le piano n'était pas encore à l'état d'épidémie. L'éducation des jeunes filles ne comportait que deux instruments, la guitare et la harpe. Oh, la harpe, quelle différence avec le piano! Si jolie que soit la pianoteuse, eût-elle des bras de déesse et des mains de reine, tout ce charme échappe; il n'y a de visible, pour la majeure partie des auditeurs, que sa nuque, sa taille et son dos. La harpe, instrument royal, primitif, ancien comme le monde, exigeait, au contraire, d'être touchée debout et faisait valoir la prestance et la beauté féminines en mettant en relief le bras nu et la main frémissante. Que de mariages, que d'amours, que de romans ébauchés dans ces réunions où quelque jeune fille, timide et rose, égrenait sur la harpe une mélodie de Della Maria ou bien une romance de Garat!

Mais il fallait avoir la harpe, et une harpe, c'est cher. Tandis que la guitare, c'est comme

qui dirait le waterproof des instruments de musique. Il ne faudrait pas avoir vingt-cinq francs dans sa poche pour se refuser ce luxe-là.

Tant il y a qu'elle est rentrée « dans le mouvement », la vieille guitare. Quel pouvoir mystérieux a tiré des limbes ce violon sans archet, dont les cordes commentent avec un charme si doux les adjurations de l'amant, les plaintes du marin en mer, les rêves de la jeune fille et les sérénades des Almavivas sous les balcons!

Peut-être cette réaction inconsciente qui, peu à peu, de l'orgie réaliste, nous ramène au diapason littéraire d'*Il pleut bergère* et du *Robinson Suisse*.

Vive donc la guitare! Née aux chauds rivages d'Orient, d'où la rapportèrent les Croisés, elle était devenue presque un instrument national. Au moyen-âge, tout le monde en pinçait, l'artisan comme le gentilhomme, la jeune châtelaine comme la fille à cornette. Et les poètes de la Renaissance font foi du rôle qu'elle jouait dans les choses d'amour : « Je n'irai plus, dit Ronsard, sonner de la guitare à son huis, ni pour elle, la nuit, dormir à terre! »

Sous Louis XIV, la mode devient fureur. La guitare prend les proportions du *cri-cri*. La cour et la ville, sans se lasser, en chatouillent les cordes. On lit dans les *mémoires* d'Hamilton : « Toute la galanterie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'était! »

Beaumarchais, plus tard, avant de songer à faire jouer de la guitare par Almaviva sous le balcon de Rosine, en jouait lui-même en virtuose. Quand les filles de Louis XV — Loque, Chiffa et Graille, comme disaient les pamphlets du temps — furent piquées, elles aussi, de la tarentule guitaresque, ce fut Beaumarchais qu'on leur donna pour professeur. Et cette circonstance fit plus peut-être pour la représentation du *Mariage de Figaro* que toutes les fusées de sa verve.

La guitare s'éclipse à la Révolution. Sauve qui peut! L'accalmie se fait; et soudain les accents des cordes pincées, par les doigts alertes de Garat et des jolies créatures à robe de gaze et aux pieds nus, cerclés d'anneaux d'or, retentissent, plaintifs comme le souvenir et sonores comme l'espérance qui revient d'exil. La guitare, c'est la revanche de la Terreur.

L'Empire lui conserve sa vogue. Mais où elle atteint le *summum* de sa popularité, c'est à la Restauration. Des compositeurs spéciaux surgissent. Où êtes-vous, partitions oubliées? En ce moment, partout on vous cherche. On vous retrouvera. Avec Louis-Philippe, nouveau regain : le romantisme donne à la romance un essor d'hirondelle. Les poètes les plus renommés versifient expressément pour la guitare, dont *Fleuve du Tage* a été jusque-là la *Marseillaise*. Le grave Casimir Delavigne ne dédaigne pas de sacrifier au goût du jour : elle est de lui la romance :

La brigantine
Qui va tourner
Roule et s'éclaire
Pour m'entraîner...

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie,
Ma mère, adieu!

Voici de l'Alexandre Dumas pour guitare :

Chagrin amer,

Ah! sans amour, s'en aller sur la mer!

Voici du Frédéric Soulié, pour guitare toujours :

La mer mugit, le ciel est noir.

Piétro, pourquoi partir ce soir?

Lui dit sa mère;

L'an passé, j'eus beau l'avertir,

Ton frère aussi voulait partir,

Ton pauvre frère!

Et la Folle de Grisar : *Tra la la, quel est donc cet air?... Et Monpoce, avec tout son répertoire : Pigiello, l'Andalouse au sein bruni, Gastibelza, le Lever :*

Assez dormir, ma belle,

Ta cavale isabelle

Hennit sous ton balcon!

Est-ce loin, tout cela! Et, après tant d'années, où trouvera-t-on des professeurs, des maîtresses de guitare! Ils sont morts les Paganini de la corde pincée, les Huerta, les Sor, les Aguado, les Carcani!

Eh bien! soyez sans inquiétude! la tradition s'est perpétuée à la sourdine! il y a toujours des guitaristes... et peut-être même dans six mois il y en aura trop! PARISIS.

Le vacher de Solalex.

On sait que M. Louis Ruchonnet possédait aux Torneresses, à quelques minutes du hameau des Plans, un joli chalet où il venait, chaque été, se reposer de ses fatigues et jouir de toutes les beautés naturelles, de tout l'attrait qu'offre au touriste et au promeneur cette superbe région des Alpes de Bex.

Les Torneresses étaient pour M. Ruchonnet le point de départ de nombreuses excursions dans les environs. C'est pendant une de celles-ci que, surpris par une pluie torrentielle, il se réfugia, entièrement trempé, au chalet de Solalex. Les vachers de cet alpage, qui connaissaient, pour l'avoir vu plusieurs fois, le sympathique magistrat, s'empressèrent autour de lui et alimentèrent le foyer de la cheminée, en y jetant quelques grosses bûches de sapin.

Le vacher qui avait la plus haute taille, lui offrit, timidement, son plus beau costume, celui qu'il mettait pour aller danser à la fête de la mi-été, à Anzeindaz.

— Merci, mon ami; j'accepte avec plaisir, fait le Conseiller.

Et, passant dans la petite chambrette du chalet, il endossa gaiement le costume qui lui était offert. Ainsi travesti en vacher, il causa familièrement avec tous, pendant que ses vêtements se séchaient auprès du feu.

Tout à coup, trois jeunes et jolies demoiselles poussent vivement la porte du chalet et sollicitent un abri, car la pluie, après avoir